

C'est alors qu'il est surtout important d'inspirer la plus grande confiance et d'employer la douceur et le ménagement capables de diminuer l'embarras moral et les douleurs physiques, qui sont les conséquences ordinaires de ces sortes d'explorations.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire que parmi les moyens explorateurs de la matrice, on compte encore l'emploi du *stéthoscope* que *Fodéré*, *M. Major*, et surtout *M. de Kergaradec* ont proposé pour reconnaître les battements du cœur du fœtus, et distinguer ainsi la grossesse de diverses affections qui déterminent un plus ou moins grand développement de l'organe gestateur, telles que l'hydropisie et la tympanite interne, etc. Cet instrument, que nous avons rendu plus commode et plus portatif, en le faisant confectionner avec des tubes rentrant les uns dans les autres, comme ceux d'une lunette d'approche, doit être appliqué entre le bord antérieur du bassin et le niveau de l'ombilic, d'autant plus haut que la gestation est plus avancée et après avoir eu la précaution de faire coucher la femme.

Le bruit du cœur du fœtus qui donne de 100 à 140 ou 150 pulsations par minute, tandis que celui du cœur de la femme n'en fournit que 60 à 75, est un signe certain de la grossesse et de la vie du fœtus, de même que la force des battements indique en général la vigueur et la santé de ce dernier. Si les pulsations fœtales bien manifestement perçues, coin-

cidaient avec un très petit développement de l'utérus, on acquerrait ainsi la preuve d'une grossesse *extra-utérine*. Cependant l'absence des battements du cœur du fœtus, comme celle de ses mouvements actifs et passifs, ne sont pas des preuves concluantes de la vie de ce dernier, et même de l'existence de l'état de gestation. Comme l'emploi du stéthoscope est, dans ce cas, un moyen d'exploration plus obstétrical que médico-chirurgical proprement parlant, nous croyons pouvoir nous dispenser de nous étendre davantage sur ce sujet, en ajoutant cependant que le *métroscope* proposé par *M. Nauche* pour entendre les bruits et percevoir les mouvements qui se manifestent dans le vagin et la matrice, est selon nous, un moyen moins fidèle que le *stéthoscope* ordinaire.

#### CHAPITRE IV.

Causes générales et tableau synoptique des maladies des femmes.

On pourra facilement s'expliquer pourquoi les organes sexuels de la femme sont plus souvent affectés que ceux de l'homme, si l'on réfléchit que pour concourir à l'acte de la reproduction dont elle fait presque tous les frais, ses parties génitales jouent le rôle le plus

pénible et sont destinées à remplir les fonctions les plus nombreuses et surtout les plus prolongées.

Une foule de circonstances qui s'écartent plus ou moins du but de la nature, telles que le célibat, la continence, l'abus du coït, les spasmes érotiques trop souvent provoqués, la stérilité, les accouchements laborieux, les avortements, la privation de l'allaitement, etc., sont chez les femmes les causes les plus ordinaires de la grande fréquence des affections des organes génitaux. Si dans les classes élevées de la société, et surtout dans les grandes villes, la plupart des maladies sont plus communes que dans les campagnes et chez les femmes de la classe du peuple, c'est que celles-ci se trouvent moins sous l'influence de toutes les causes perturbatrices qui se présentent et se renouvellent sans cesse autour des femmes qui vivent dans l'opulence.

La matrice étant l'organe vers lequel viennent le plus fortement retentir toutes les impressions physiques et morales, on doit encore compter parmi les causes de la plus grande fréquence des affections utérines dans les grandes villes, surtout à Paris, l'insalubrité de l'air, les écarts hygiéniques, les veilles prolongées, les lotions cosmétiques froides et astringentes faites à la vulve pendant ou après les règles, l'emploi des chaufferettes, l'abondance de mets excitants, l'usage immodéré des glaces et des sorbets, celui du café au lait, les troubles et les

grandes commotions politiques, les manœuvres secrètes, les jouissances illicites, les émotions délirantes et souvent répétées qui résultent des représentations théâtrales et des lectures passionnées, la jalousie, l'amour contrarié, les pertes de fortunes, les chagrins domestiques, les joies fortement senties, les emportements fréquents, en un mot toutes les passions vives et les grandes secousses morales (1).

On comprend facilement que toutes ces causes doivent plus fortement faire sentir leur pernicieuse influence chez les femmes des villes et principalement chez celles des classes élevées, parce qu'étant en général plus nerveuses, plus impressionnables et surtout douées d'une plus grande vivacité d'imagination, elles sont par cela même plus promptes à s'alarmer pour leur famille et quelquefois pour les malheurs d'autrui. Les conséquences de leur position sociale et les modifications qui résultent de leurs habitudes, font que la sensibilité et la délicatesse de leur cœur

(1) On trouvera des exemples aussi nombreux que frappants, de l'influence des causes morales sur le développement d'une foule de maladies chez les femmes, dans l'ouvrage auquel notre savant confrère et ami, le docteur *Descuret*, a consacré plus de quinze années de recherches et de travail. Ce traité aussi important qu'élégamment et clairement écrit, doit paraître incessamment sous le titre de : *La médecine des passions ou essai sur les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion*